

Histoire des courants ésotériques dans l'Europe moderne et contemporaine

Histoire des courants ésotériques dans l'Europe moderne et contemporaine

Conférences de l'année 2011-2012

Jean-Pierre Brach



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/asr/1184>

DOI : [10.4000/asr.1184](https://doi.org/10.4000/asr.1184)

ISSN : 1969-6329

Éditeur

École pratique des hautes études. Section des sciences religieuses

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2013

Pagination : 193-200

ISSN : 0183-7478

Référence électronique

Jean-Pierre Brach, « Histoire des courants ésotériques dans l'Europe moderne et contemporaine », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences religieuses* [En ligne], 120 | 2013, mis en ligne le 03 juillet 2013, consulté le 04 mars 2020. URL : <http://journals.openedition.org/asr/1184> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/asr.1184>

**I. Examen d'une version manuscrite latine inédite
de l'*Euclide chrétien* (1573) de Guillaume Postel (suite)**

Dans la perspective de l'« *Euclide chrétien* », ainsi que nous l'avons annoncé l'an dernier, Guillaume Postel commence par s'attacher à exposer les analogies géométriques qui consacrent, selon lui, la constitution « unitrine » de la réalité dans ses composantes mathématiques fondamentales, à l'image de la structure de l'être divin selon la théologie chrétienne. On se souvient que l'auteur souhaite établir le caractère incontestable du modèle trinitaire non à partir d'arguments proprement théologiques, mais en se fondant sur ses « traces » ou sa traduction dans la structure intime de la création, selon un schéma augustinien classique. C'est en effet cette valeur prétendument « objective » des éléments géométriques qui doit assurer les hommes – et particulièrement les non-chrétiens – de la vérité et de l'universalité de la doctrine trinitaire, ainsi que de quelques autres articles de foi.

Qu'on soit ici en présence d'un évident raisonnement circulaire n'effleure naturellement pas Postel, fermement convaincu au contraire de la pertinence démonstrative irrévocable des analogies en question.

1. Les symboles rationnels de la réalité

Désireux de faire désormais appel à la « raison » et non plus à la foi seule, afin d'emporter la conviction universelle dont il rêve en faveur du christianisme, Postel part de ce qu'il considère – quoique appartenant intrinsèquement à un ordre intermédiaire de réalité – comme les éléments de base de la nature physique : le quaternaire point-ligne-surface-volume et ses liens aux trois dimensions.

Chacun, toutefois, de ces composants de base recèle selon lui des propriétés qui révèlent sa nature simultanément une et « trine », attestant ainsi de sa conformité à l'antitype divin dont il représente, à sa place et en relation avec les autres, la « transcription » en termes euclidiens. Ainsi le point, dépourvu de tout dimensionnement spatial selon la définition même qu'en donnent les *Éléments*, est présenté comme inhérent au « lieu », lui-même inhérent à la substance, avant toute présence de la quantité ou d'autres accidents. Les trois autres composants figurent banalement les principes des trois dimensions ou modes de la quantité en ce qui concerne l'existence des corps. Mettant à profit les résonances symboliques fortes du mot hébreu désignant le « lieu » (*maqom*), Postel le rapproche alors de ce « néant » (de quantité) d'où est tirée la création et donc de ce niveau d'être métaphysique qui est celui de toutes choses considérées à l'état de semences *in mente divina* (Paris, *BnF lat.* 17836, f. 3^v).

Prenant ensuite l'exemple du cercle, notre homme détaille sa construction à partir du point (ou monade) prenant position dans le « lieu » sans quantité et suscitant, de par le rayon (non matérialisé) correspondant à l'écartement du compas, une ligne circulaire continue qui met finalement en évidence la nature « triune » de la figure en question, dont l'auteur relève qu'elle ne constitue pas par hasard un symbole de Dieu et du monde.

À ce stade, Postel ne manque pas de réutiliser la fameuse image selon laquelle l'essence divine est une sphère infinie dont le centre est partout et la circonférence nulle part, tout en la rapportant à « Mercure Trismégiste », ce qui est au demeurant une attribution banale¹.

Ces considérations (f. 4^r) amènent à celle de la ligne, qui manifeste par les deux points constituant ses extrémités et par son milieu la même structure « triune » qui, au plan des surfaces, est représentée en tout premier lieu par le triangle, première figure rectilinéaire et symbole classique de la Trinité.

Suivent quadrilatère et pentagone, qui symbolisent à leur tour la « base » du monde et le « corps éthéré » (allusion évidente aux faces respectivement carrées et pentagonales du cube et du dodécaèdre dans le *Timée*).

2. Mathématiques et foi chrétienne

Pour Postel, l'évidence rationnelle doit se conjoindre ici au témoignage des sens et de la nature physique, comme il en a été selon lui lors du fameux miracle de Laon, au cours duquel une possédée de Verviers, Nicole Obry, fut exorcisée, en 1566, par l'usage d'une hostie eucharistique.

Cet événement, considéré par beaucoup à l'époque comme une confirmation de la doctrine catholique concernant le dogme de la Présence réelle, a aussi beaucoup frappé Postel, qui lui a consacré plusieurs écrits². En ce sens, la foi est appréhendée par lui comme une *ratio inferior*, comparée du moins à l'intellect (*mens*) qui travaille sur des *species* communiquées par le Père, inconnaissable en lui-même.

Fidèle à son attrait régulier pour les métaphores de l'engendrement, notre homme ne se fait pas faute de comparer ces *species* intelligibles à la *forma embryonis* jetée par le père dans l'utérus maternel, ce qui renforce au passage l'analogie qui lui est chère entre l'opération intellectuelle en général et l'action du Fils en nous³. Suivant un schéma néoplatonicien banal, il pose en outre que les choses existent sur un mode prééminent dans la *mens*, comparé aux vicissitudes de leur être corporel ou dimensionné.

Après cette digression, Postel revient (f. 5^r) à la considération du point, qu'il présente comme une « substance » sans parties située partout au sein du « lieu » sans quantité, image de Dieu qui, pour sa part, est évidemment au-delà du « lieu » lui-même, infini, suprêmement bienheureux et simultanément *intelligens*, *intellectus* et *intellectio*. Aux trois Personnes divines ainsi évoquées, il fait encore correspondre

1. On sait que l'origine de la formule est un écrit médiéval pseudo-hermétique, le *Livre des XXIV philosophes* (éd. F. Hudry, Vrin, Paris 2009).

2. I. BACKUS, *Le miracle de Laon*, Vrin, Paris 1994.

3. Cf. *Annuaire EPHE-SR* 119 (2010-2011), p. 247.

– assez banalement, au demeurant – la puissance et la majesté royales illimitées, la sagesse sacerdotale et royale égale à la précédente et la bonté infinie procédant des deux premières. À son tour, la ligne, considérée comme il a été dit ci-dessus ou selon son extension dans les trois dimensions – toujours abstraction faite de la quantité – révèle une nature à la fois une et « trine » qui reflète, sur son plan propre, la nature divine, dont les six directions de l'espace constituent la « trace » dans ce monde (bien que, naturellement, elle se situe intrinsèquement en dehors de lui). Cette façon de présenter les choses fait appel aux *sex genera positionum* qu'illustrent chez Postel les six faces du cube qu'il met ailleurs (dans la version française de 1579 de l'*Euclide chrestien*) en correspondance avec l'Arche et ce qu'il nomme la « sextessence ». Les deux chérubins d'*Ex. 25, 18-22* figurent alors selon lui Dieu et la nature positionnés au-dessus du *mundum*/Arche, symbolisé par le cube (ou *sextatum corpus*).

Chaque « dimension » est envisagée comme s'étendant premièrement en fonction du « lieu » sans quantité mais comme représentant néanmoins, au moins potentiellement, un ordre particulier de celle-ci : ainsi, la surface est « composée de points et de lignes » et qualifiée de *superficies sine quantitate profunditatis*. Assez classiquement, une dimension donnée est caractérisée comme exprimant, analogiquement ou concrètement, un degré supplémentaire d'engagement de l'être dans la matière dimensionnée.

3. Les empreintes trinitaires

Si Dieu représente encore « forme, matière et composition », le cercle illustre à merveille, pour Postel, cette nature à la fois une et ternaire : un rayon mené de la circonférence au centre figure le Père (créateur), du centre à la circonférence le Fils, enfin le diamètre symbolise l'Esprit, en rapport avec la « composition » des propriétés différenciées des œuvres du Père, de même que la direction attribuée au rayon symbolisant le Fils manifesterait la *passivitas* divine, liée à l'incarnation de la seconde Personne. On retrouve ici, au demeurant, les caractéristiques déjà rencontrées au sujet de la « triunité » de la ligne elle-même, liées à son extension entre deux points extrêmes et à son centre (exemple du diamètre).

Il en va de même pour le triangle, et notre homme tire inévitablement argument, dans cette perspective, du fait que trois lignes au moins sont indispensables à la détermination de la première surface rectiligne fermée, comme il existe également trois types d'angles. Au delà de leur état-civil géométrique, la différence entre les deux figures est importante pour Postel, dans la mesure où le cercle est – « en puissance », c'est-à-dire porté à l'infini – toute ligne, tout angle et toute surface, tout en consistant en une seule ligne fermée, tandis que l'apparition de l'angle représente pour lui la création du monde et de l'*obliquitas*, c'est-à-dire ici son existence dans le « lieu » et la quantité, qui suppose qu'il tient sa substance non du « Même » (comme le cercle) mais de l'« Autre », ne pouvant au demeurant se façonner lui-même puisqu'il a été tiré par Dieu de son « non-être » (autrement dit créé *ex nihilo*).

Ce mélange – typique chez l'auteur – de données cosmogoniques issues de la *Genèse* et du *Timée*, de notions (*chôra-lieu*) empruntées tantôt à Aristote ou à Platon,

tantôt au cardinal de Cues, amène Postel (f. 6^r) à de nouveaux développements sur la manière dont les trois dimensions, compte tenu de leur origine métaphysique, structurent la « masse » du monde, tant principalement que selon le régime de la quantité. Sous ce dernier rapport, le « volume » intervient nécessairement, sous la forme d'une troisième ligne – correspondant au Saint-Esprit – qui vient s'ajouter aux deux premières figurant déjà la longueur et la largeur, respectivement rapportées au Père et à son activité « formelle et paternelle », au Fils et à sa passivité « matérielle et maternelle » déjà évoquée, mise en relation avec le mouvement imprimé par le Premier Mobile (ou « Même ») aux sphères planétaires. Par son intersection avec la *longitudo*/longueur, la seconde ligne donne naissance à la *latitudo*/surface, limitée par côtés et angles, ainsi qu'aux polygones réguliers (inscrits dans le cercle) ou éléments du monde qui appellent à leur tour la *profunditas*, manifestée par la troisième ligne.

Postel revient ensuite au point, envisagé selon trois modalités distinctes : *in mente*, où il possède seulement son être propre, *in signo*, où il symbolise mais ne figure que virtuellement et *in centri loco* où, quoique matériellement invisible, il est en quelque sorte positionné et exerce de ce fait le maximum d'efficacité géométrique.

On se doute que le premier mode correspond de la sorte au Père, le second « placé en face comme les deux extrémités d'une ligne » au Fils et le troisième à l'Esprit, tant il est vrai que chaque constituant particulier de cette géométrie élémentaire doit absolument, pour notre auteur, manifester la structure trinitaire de l'*exemplum* divin.

II. Étude des transformations de la « magie magnétique » (suite)

1. L'ange et le fluide

En particulier, nous avons étudié la critique du magnétisme animal développée par un adversaire catholique de la magie et de l'occultisme, le chevalier Roger Gougenot des Mousseaux (1805-1876), en particulier dans son ouvrage intitulé *La magie au XIX^e siècle. Ses agents, ses vérités, ses mensonges* (Paris 1860). Cet auteur identifie quatre agents possibles des phénomènes qu'il considère comme « magiques » : les « bons anges », les démons, l'âme humaine séparée de son corps et un fluide universel qu'il assimile naturellement à celui du magnétisme et qu'il estime par ailleurs identique, en tant qu'outil de la magie, à la « lumière astrale » d'Éliphas Lévi⁴. S'appuyant sur une remarque présentée par le Dr. Billot, ancien correspondant « spiritualiste » de Deleuze et publiée en 1839, Gougenot fait observer que certains phénomènes se présentent aussi bien *sans* magnétisation préalable et en tire la conclusion que, si le fluide magnétique naturel existe, il produit au mieux des effets *naturels* modestes et non ceux que l'expérience rapporte (et qu'il croit au demeurant indiscutables), et qui supposent un agent intelligent et non la seule direction d'un fluide par la volonté, surtout quand celle-ci n'intervient apparemment

4. Au sujet de ce dernier, une inadvertance nous a fait omettre de renvoyer, dans notre résumé de l'an dernier, aux pages que lui a consacrées notre prédécesseur Antoine Faivre, *Annuaire EPHE-SR* 116 (2007-2008), p. 311-314.

pas ou que les effets – ou les facultés développées dans l'âme des sujets magnétisés – se produisent tout autant, et avec la même extension, sans qu'aucune magnétisation n'intervienne. Dans ces conditions, Gougenot estime qu'un agent spirituel se conjoint nécessairement aux forces latentes de la nature, ce qui rend la limite avec le surnaturel indiscernable.

La présence supposée de cet agent le pousse évidemment à identifier le magnétisme avec la magie, car la « pénétration de la pensée d'autrui », par exemple, lui paraît comme à d'autres faire obligatoirement appel à une intervention consciente autre que celle du fluide. Il en conclut que soit le fluide n'existe pas, soit il n'est pas conduit par l' « âme », ou alors celle-ci n'est ni seule à le faire, ni libre de son action en le faisant.

Nous sommes ici en présence d'un type d'explications du magnétisme animal largement répandu chez ses adversaires catholiques, déjà présent chez Mirville⁵ ou le comte de Résie⁶.

2. *Spiritualisme magnétique*

Arrivé à Paris en 1877, Hector Durville (1849-1923) entre en relations avec les magnétiseurs Dupotet, Lafontaine, les docteurs Charpignon, Huguet, Liébault. En avril 1878, il lance une éphémère *Revue magnétique* qui (re)devient, quelques mois plus tard (avec l'accord de son ancien directeur, de 1845 à 1861, le baron Dupotet ; *Annuaire EPHE-SR* 118, p. 288-90), le *Journal du Magnétisme*, avant de fonder, en 1887, la « Société Magnétique de France » puis, en 1893, une « École pratique de magnétisme et de massage » qu'il dirigera personnellement jusqu'en 1914 et dont une branche lyonnaise, officiellement créée en mars 1895, sera prise en mains par le fameux guérisseur Philippe (Nizier-Anthelme Philippe Vachod, 1849-1905), qui exerçait déjà dans cette ville depuis 1886.

Envisageant le magnétisme sous deux aspects principaux, expérimental et thérapeutique, Hector Durville défend d'abord une conception qui en fait un auxiliaire de la science médicale et exclut le surnaturel, prônant le rapprochement avec la médecine officielle et favorisant le développement de la médecine « psycho-naturaliste ». L'organisation successive de deux « Congrès du libre exercice de la médecine » (1893 et 1906) ne sera pas étrangère au procès intenté à son école (et à son fils Gaston, qui y enseigne) en 1910. Par la suite, il élaborera le « concept de Haute Science initiatique touchant le magnétisme transcendantal ». Selon lui, au-delà du magnétisme curatif, tangible, l'agent magnétique revêt un caractère occulte « qui dépasse les bornes de la vie organique » et tend vers la « vie supérieure, vers l'infini immuable ». Les éléments fondamentaux de ce qu'il considère comme une « Science sacrée » seront surtout développés par un autre de ses fils, Henri (1887-1963), dans de très nombreuses publications, parmi lesquelles *Le Pouvoir magnétique* (Paris 1960) et *Le Magnétisme transcendant* (Paris, 1961, 2 vol.).

Dans un premier temps, Hector Durville voit classiquement le magnétisme comme relevant d'un agent physique, assimilable aux quatre « fluides » reconnus

5. *Pneumatologie*, Paris 1853.

6. *Histoire et traité des sciences occultes*, Paris 1857, 2 vol.

par la science contemporaine et obéissant à la loi de polarité reconnue par Mesmer. Selon lui, l'influx magnétique irradie en permanence du corps humain, à l'instar d'un aimant, et la volonté n'intervient que pour diriger cette émission, l'augmenter ou la diminuer, et lui conférer des qualités particulières qui sont fonction de notre « état d'âme ». À l'effet purement physique entraîné par l'interaction des polarités s'ajoute une action psychique (volonté, pensée, bienveillance, « qualités du cœur et de l'esprit ») qui ne change pas la nature de la force magnétique mais influe considérablement sur son pouvoir curatif.

Les techniques recommandées sont elles aussi banales et peuvent être directes : passes ou applications manuelles, action du regard et du souffle, ou indirectes : transmission au malade par divers objets – compresses, eau magnétisée, aimant –, preuve pour l'auteur que le magnétisme n'est pas affaire de suggestion mentale mais l'effet d'une force naturelle agissant sous certaines conditions.

3. *Le double astral*

Le magnétisme expérimental est particulièrement évoqué dans l'ouvrage d'Hector Durville intitulé *Le fantôme des vivants* (Paris 1909). Ce « fantôme » consiste pour lui en l'« extériorisation » de notre sensibilité en un seul « corps », susceptible d'action à distance. Cette « extériorisation » est obtenue par magnétisation, et peut se produire spontanément ou sous l'action volontaire du sujet lui-même, aussi bien que par l'intermédiaire d'un magnétiseur. Elle peut aussi être exercée plusieurs fois de suite, et produire ainsi, selon Durville, la manifestation de plusieurs « corps » ou « enveloppes » successives, la seconde correspondant au « corps mental », réceptacle de l'intelligence comme le précédent était censément celui de la « sensibilité ». Outre l'influence probable de Dupotet et de sa « corporisation » de la pensée par l'influx magnétique (idée qui, sous une forme ou une autre, est dans l'air à la fin du XIX^e siècle, avec par exemple Prentice Mulford [1834-1891] et les théoriciens de la *Mind Cure*, future *New Thought*), s'exerce ici celle de la Société Théosophique, par le biais de la *Philosophie ésotérique de l'Inde* de Jagadish Chandra Chatterji (trad. fr. Paris 1903, citée par Hector Durville), qui insiste sur les différents corps de l'homme, en particulier sur le « double éthérique », lien entre les corps physique et astral, ce dernier étant à son tour assimilé par Durville au « périsprit » du spiritisme kardécien. Comme Kardec au demeurant, Hector Durville est strictement réincarnationniste.

4. *Magnétisme et initiation*

Auteur très prolifique, Henri Durville a repris nombre des conceptions de son père, tout en accentuant fortement leur tendance spiritualiste, au point de systématiser la pratique et l'enseignement du magnétisme en trois sections : physique, mental, spirituel ou transcendant.

Le magnétisme transcendant fait appel selon lui à davantage qu'une force physique – à des énergies provenant de plans supérieurs à l'état humain et en harmonie avec les rythmes providentiellement institués du monde et de la vie. La transmission propre de ce magnétisme supérieur est assurée au sein de l'Ordre Eudiaque, sorte de « cercle intérieur » qui comprend trois grades successifs (dont

chacun est à son tour dédoublé), correspondant évidemment aux trois genres de magnétisme évoqués ci-dessus. Au troisième degré, le pouvoir magnétique revêt essentiellement un double aspect : magique et initiatique, au sein duquel – ici encore – les idées ne sont pas conçues comme des abstractions mais comme des « idées-forces » et la pratique repose avant tout sur l'utilisation du souffle (qui représente au demeurant une technique curative populaire ancienne⁷). Le souffle est pour notre auteur (également influencé en ceci par la théorie du *prāna* hindou, vulgarisée par les Théosophistes) le « véhicule élu des forces subtiles » et le symbole du pouvoir magique associé à la vie, pouvoir également présent dans les mots et les noms. La vie émergerait ainsi de la matière, l'esprit de la vie ; au-delà de l'esprit « apparaît une nouvelle qualité d'existence qui tend à s'exhausser vers les plans supérieurs » et à s'harmoniser avec « les courants extra-terrestres dont Dieu est le suprême Ordonnateur »⁸. L'exercice de ce magnétisme spirituel, faisant appel aux « forces supérieures », produit supposément des résultats excédant les seules possibilités humaines et implique ordinairement, chez les Durville, l'usage de la prière. Mieux encore, les guérisons magnétiques ou psychiques s'accompagnent partout, selon eux, d'actes religieux car « la maladie provient du péché ».

On le voit, la frontière entre magnétisme thérapeutique, religion et ésotérisme devient en l'espèce extrêmement ténue (les publications référencées dans les sections « Initiation (généralités) » et « Initiation eudiaque » du catalogue des éditions Durville le montrent encore abondamment) et il s'agit bien, ici aussi, d'une « magie magnétique » comportant d'abondants renvois aux « croyances préhistoriques », à l'Égypte ancienne, voire à l'Inde, qui sont autant de « sources » et de « lieux d'origine » mythiques couramment réappropriés par les occultistes, français ou anglo-saxons, aux XIX^e et XX^e siècles⁹.

La transmission du pouvoir (le terme n'est pas neutre) de guérir par le magnétisme transcendant s'effectue censément selon trois modalités fondamentales : par des rites ; sans rites, d'homme à homme ; enfin, par l'auto-initiation, où le magnétiseur développe seul ses capacités virtuelles.

Les trois grades eudiaques – « somatiste », « dianoïste » et « pneumatiste » – se complètent, nous l'avons dit, de trois autres visant à l'acquisition des capacités spirituelles jugées indispensables pour la compréhension et la diffusion de la doctrine durvillienne. Nos auteurs prennent au demeurant grand soin de distinguer cures magnétiques et suggestion comme deux méthodes différentes dont la seconde serait de nature essentiellement psychologique, et enregistrerait ses meilleurs résultats sur les pathologies de cet ordre, tandis que la première serait causée par un agent physique, support d'une « projection de vie » et dont l'action serait la plus efficace sur les maladies organiques.

7. B. HELL, *Sang Noir*, L'œil d'or, Paris 2012, p. 159.

8. H. DURVILLE, *Magnétisme transcendant*, I, Paris 1961, p. 74.

9. A. BUTLER, *Victorian Occultism and the Making of Modern Magic. Invoking Tradition*, Basingstoke 2011, p. 62-98 et p. 125-37 – qui est toutefois moins concernée par l'Inde.

5. Magnétisme philosophal

Occultiste et franc-maçon célèbre, le suisse Oswald Wirth (1860-1943) débute par la pratique du magnétisme curatif avant d'être initié en 1884 et de rencontrer à Paris, en 1887, le lorrain Stanislas de Guaïta (1861-1897), en relations lui aussi avec le docteur Liébault (1823-1904 ; l'un des fondateurs de l'École de Nancy) et l'une des grandes figures du mouvement occultiste français fin-de-siècle. Pour Wirth également, le mal n'est que l'expression d'un dérèglement spirituel et le recours à la prière est recommandé. Quant au magnétisme, que lui aussi oppose favorablement à l'hypnose, il opèrerait une véritable « transfusion d'énergie vitale », bienfaisante et rééquilibrante. La volonté joue un rôle considérable dans l'émission de cette sorte d'« électricité vitale » qui sature les parties malades de l'organisme magnétisé. Les méthodes de l'auteur, qu'il expose dans *L'imposition des mains et la médecine philosophale* (Paris 1897), sont désormais classiques : imposition des mains, passes, insufflations, etc. Leur effet est censément renforcé par « la volonté énergique de guérir » et le « désir ardent de soulager ». À cette volonté tenace doit en principe se joindre une imagination vive, « dirigée rationnellement, en vue de fournir une forme fluïdique concrète à la pensée dominante du magnétiseur, qui devient par ce fait une entité active, un verbe vivant, susceptible d'opérer toutes les merveilles attribuées jadis à la fameuse pierre philosophale ».

Assimilant la « force fluïdique » à la « lumière astrale », Wirth évoque lui aussi une sorte d'initiation (informelle) à la pratique magnétique en trois degrés, calqués sur les trois grades dits « bleus » de la franc-maçonnerie. L'hermétisme, selon Wirth, représente la clé théorique du magnétisme. S'il s'oppose à la polarité du corps humain, pilier théorique du mesmérisme, il admet en revanche que les nerfs sont conducteurs de cette énergie (autre doctrine fondamentale chez Mesmer et – modifiée sous la forme du *nervengeist* – chez certains *Naturphilosophen* romantiques¹⁰). Pour lui, le « grand agent magique [terminologie clairement empruntée à Éliphas Lévi] résulte du mariage de la volonté mâle et de l'imagination féminine, principes antagonistes qui représentent les deux serpents du caducée hermétique » (*L'imposition des mains*, p. 147). Volonté et imagination sont ici le double aspect, respectivement actif et passif, de la pensée, instrument essentiel de la « psychurgie » magnétique. Contrairement à d'autres magnétiseurs, Wirth tient en effet que la volonté seule est impuissante à guérir, si elle ne seconde pas l'imagination qui consiste selon lui à s'oublier, à céder de sa « vitalité » pour projeter celle-ci sur le malade.

Enfin lui aussi, comme les Durville, insiste sur le caractère « sacerdotal » du magnétiseur (« C'est un prêtre au plus haut sens du mot », *L'imposition des mains*, p. 99) dans sa fonction thérapeutique¹¹, thème déjà explicite au demeurant, quoique dans un contexte assez différent, chez Stanislas de Guaïta.

10. Cf. A. FAIVRE, dans *Annuaire EPHE-SR* 115 (2006-2007), p. 327-328

11. Cf. *Annuaire EPHE-SR* 118 (2009-2010), p. 289-290.